

Forster partit son fusil en bandoulière, et courrant comme un dératé.

Il n'avait pas fait deux cents mètres qu'un second coup de feu se fit encore entendre.

Cette fois la détonation le cloua tout net sur place.

— Ça, — fit-il avec son fort accent alsacien, — c'est drop vort....

Et à travers bois, il se faufila avec prestesse, gagnant rapidement du terrain sans faire de bruit.

Un léger grognement se fit entendre.

— Ici Ravaude, — gronda une voix sourde.

Et Forster put voir l'individu assez osé pour venir en plein jour tirer les faisans du comte Stroganof.

Le braconnier, c'en était certainement un, était un homme du pays.

Il était court, petit, trapu, vêtu d'une blouse bleue, et la tête couverte d'un méchant chapeau de feutre.

Il venait d'abattre un superbe coq et le parait, enlevant les plumes coupées par le coup de feu, avant de le mettre dans son carnier....

Tout en admirant sa prise il monologuait en s'adressant à mi-voix à sa chienne :

— Bonnes gens, voilà une belle bête, du bon gibier ! Mais faut nous en aller d'ici tout de même, vois tu ma fille.... parce que m'est avis que malgré la froid, il doit y faire chaud.

Vraiment le faisan, la tête sous l'aile, n'était pas encore enfoui dans le carnier que la voix de Forster éclata dans le grand silence du bois, pareille à un coup de tonnerre.

— Au nom de la loi, je vous dresse procès verbal....

Le petit homme tressauta brusquement.

Et il se gratta le derrière de l'oreille.

— Ma foi, garde, vous avez bien tort, parce que, voyez-vous, je ne savais point mal faire.... Je me disais bien.... depuis un moment que je ne devais pas être bien dans mon droit.... mais.... enfin.... voulez vous reprendre le faisan. — Et je vais partir....

— Je vous ai dit que je vous dressais procès-verbal. Donnez moi votre nom....

L'autre hocha sa tête frisée.

— Quand vous saurez mon nom, vous serez t'y plus avancé !....

— Montez moi votre permis....

L'homme fit mine de fouiller minutieusement dans son carnier et dans ses poches.

— Faut croire que je l'ai oublié.... Mais voyons, ne soyez point mauvais, garde, puisque je vous dis que je m'en allais. Là.... je vais partir tout de suite, et je ne reviendrai point, non !....

— Vous ne voulez pas me donner votre nom ?....

— Mais mon brave monsieur, je ne vous demande point le vôtre. Pourquoi voulez vous que je vous dise le mien.... Vous ne me connaissez pas, j'en suis bien sûr, vous ne m'avez jamais tant vu, et je vous promets que vous ne me reverrez point.... Là....

Tout en devisant le petit homme gagnait insensiblement la ligne du bois.

Forster lui barra résolument le passage.

— Eh ! la, doucement, — fit le braconnier, — je ne m'en irai que si vous me laissez aller.... vu que ma jambe, par la froid comme ça, ça me tire, ça me tire.... Mais enfin, vous êtes un trop brave garçon pour faire de la misère au pauvre monde.

— Je vous dis de me donner votre nom.

Le petit homme, au lieu de répondre cette fois encore, jeta autour de lui un regard circulaire, et s'approchant de Forster, lui poussa le coude en clignant de l'œil, et en lui disant à mi-voix :

— Voyons.... un brave garçon comme vous, il n'y a donc point moyen de s'arranger....

— Donnez-moi votre nom.

— Un bel écu de cent sous, tout rond, tout blanc... Dame, faut pas m'en demander plus, bonnes gens, car je n'en ai point davantage.

— Vous m'offrez de l'argent !.... ce sera mis dans le procès verbal....

— Ah ! que vous êtes agouant tout de même.... vous ne voulez donc point me laisser.

— Je vous demande votre nom.

— Ça n'y fera rien.

— Alors marchez avec moi !.... Vous vous expliquerez devant M. le comte.

Et Forster fit mine d'appréhender son homme *manu militari*.

Mais l'autre ne se mit point sur la défensive.

— Bonnes gens.... Je vous suis. Je ne suis ni méchant, ni mauvais.... Je vas avec vous puisque vous êtes le plus fort d'abord....

Et il emboîta le pas à Forster.

Celui-ci s'aperçut alors que le braconnier traînait légèrement la patte gauche, ce qui ne l'empêchait point de trotter dru et ferme comme un bidet du pays.

A mesure que l'on s'approchait des Souches, le visage du petit homme se rembrunissait encore.

Quant à Ravaude, une chienne barbouillée blanche et jaune, elle semblait avoir conscience de la gravité de la situation et suivait son maître l'oreille basse et la queue entre les jambes.

Fédor se trouvait dans une salle du rez de chaussée, un parloir d'attente tout meublé de têtes de sangliers et de trophées de chasse.

Forster s'enquit auprès d'un valet de chambre, et se faisant annoncer, lui et son prisonnier se trouvèrent en présence du maître des Souches.

— Voilà l'homme, monsieur le comte, — fit Forster, il n'a pas donné de mal à prendre, il chassait comme chez lui.... seulement il ne veut pas me dire son nom.

A cet instant les yeux de Fédor et ceux du braconnier se rencontrèrent....

Et une même exclamation de joyeuse surprise s'échappa de leurs lèvres....

— Comment, c'est toi !.... vieux vaurien ! — s'écria le comte.

Tandis que le prisonnier avec un sourire enchanté tendait carrément la main au châtelain, en lui disant, tout comme s'il l'eût quitté la veille :

— Et vous allez toujours bien, m'sieu Fédor....

— Oui, je vais bien ! Et c'est toi qui viens tuer mes faisans....

— Ah ! ne m'en parlez pas.... Tenez !.... Je me disais bien en voyant les chevreuils, les lièvres et les faisans partir autour de moi, que je ne devais pas être dans le droit chemin, mais qu'est ce que vous voulez ?....

— Enfin, assieds-toi.... et raconte-moi ton histoire....

Puis, s'adressant à Forster :

— Forster, laissez-nous, vous avez fait votre devoir, c'est fort bien ; mais il n'y a pas lieu à dresser procès-verbal, je connais ce brigand là.... depuis bien des années.

— C'est tout de même vrai, monsieur Fédor, et il a passé de l'eau dans la Sauldre depuis que nous nous sommes vus la première fois....

Et comme Forster roide, compassé, ne pouvant point comprendre la familiarité de son maître avec un être qu'il jugeait dans son for intérieur un braconnier de la pire espèce, — comme Forster se retirait, Jules Raisin lui dit en clignant de l'œil :

— Ayez bien soin de mon fusil, mon brave homme, car je n'ai que celui-là.... et y me coûte cher.

Forster se retirait indigné.

— Et alors, qu'es-tu devenu ? — demanda Fédor, lorsqu'ils furent seuls.

Jules Raisin n'avait point revu le comte Stroganof depuis la délivrance de Marcelle à laquelle il avait coopéré d'une façon si active.

Quelques jours plus tard, il recevait, par la voie d'un homme d'affaires, une somme très forte qui lui permettait de s'établir dans une ferme, de se bien marier, et de vivre d'une bonne vie régulière et tranquille.

Mais, il y avait eu sans doute des mauvaises chances ; peut-être même l'ami Raisin y avait-il un petit peu aidé, par paresse, nonchalance, amour du bien-être, du repos, et aussi ce satané Fusillo qui ne pouvait jamais se tenir en place.

Tant et si mal qu'il ne restait plus grand-chose de la somme donnée par Fédor, et que Jules Raisin recommençait à rapailler de ci de là, et à vendre son gibier pour payer sa poudre et son plomb, et se faire aussi quelques petits bénéfices.

Un peu trop surveillé dans les alentours où il évoluait d'ordinaire, il avait pris un grand parti, et s'était décidé à faire une énorme tournée. Il avait débarqué au hasard dans la contrée, amené par le courrier de Salbris, et ma foi, au petit bonheur, accompagné de Ravaude, qui ne demandait pas mieux que de se dégoûter les jambes, il s'était mis en chasse.

— Bonnes gens, — disait-il en terminant le récit

de ses aventures, — j'ai t'y eu de la chance tout de même de venir dans ce climat-ci ; c'est vrai, je suis bien content de vous retrouver, monsieur Fédor.... Ah ! c'est que le passé ne s'oublie pas, nous en avons fait des bonnes ensemble.... Vous souvenez-vous quand cette vieille sorcière, mamzelle Henriette, a fait le plongeon dans la Sauldre ? Et quand.... comment donc qu'y se nommait votre chien, un drôle de nom.... Porthos, c'est ça, l'a portée sur le sable.... Ah ! la vieille tau-piaude !

Un voile de sombre tristesse passa sur le visage de Fédor.

— Elle s'est atrocement vengée, — murmura-t-il.

Jules Raisin se taisait ; il avait compris que dans la vie de Fédor existait un chagrin qu'il venait d'involontairement réveiller.

— Et madame ? — demanda-t-il timidement. — C'est moi qui serais heureux de la voir....

— Elle aussi, Jules, — répliqua le comte, elle n'a point oublié tes bons services.

— Et tout prêt à lui en rendre encore, oui, monsieur Fédor.... et de tout cœur encore.

— J'y compte bien.

Fédor appuya le doigt sur un timbre.

— Priez madame la comtesse de descendre, — dit-il au domestique répondant à son appel.

Et Marcelle se montra aussitôt.

Et Jules Raisin ne put retenir un exclamation de surprise.

— Ah ! ben ! — fit-il tout naïvement, — êtes vous ben gente, tout comme il y a.... ma foi je ne sais plus.... il y a longtemps.... vous n'avez point pris un jour !

Marcelle aussi l'avait reconnu, le petit homme.

V

Et sa présence éveillait en elle tout une foule de radieux souvenirs.

Oui, elle avait éprouvé le bonheur entier, parfait.

Mais après, aussi, quelle terrible revanche le sort et ses ennemis avaient pris sur elle !....

— Mon bon Jules, — disait elle, — je suis bien contente de vous revoir....

— Et moi donc ! madame, de vous trouver si belle, si jeune....

Jules Raisin s'arrêta.

Mais, ma foi tant pis, il n'avait point pour habitude de tourner longtemps sa langue avant de parler.

— Et n'avez-vous t'y point d'enfant ? — demanda-t-il tout à trac, n'y a-t-il pas auprès de vous ?....

Jules se mordit les lèvres.

— Je crois que j'aurais bien mieux fait de me taire, — murmura-t-il à part lui.

Tristement, Fédor répondait :

— Si, nous avons eu une fille.... Et nous l'avons.... perdue !....

— Quand je disais que j'aurais bien mieux fait de me taire.... Mais je ne vous l'ai point demandé pour mal faire....

Fédor ne répondit point.

Il s'était tout d'un coup laissé aller à une méditation profonde.

Et Marcelle songeait, de son côté, tandis que les yeux de Jules Raisin couraient, tout embarrassés, de l'un et de l'autre.

Fédor se disait, avec une gêne toujours persistante, qu'il avait été obligé d'avoir recours à deux gredins.

Pourquoi ne ferait-il pas appel une seconde fois à Jules Raisin dont le concours lui avait été déjà si utile ?

— Tu vas dîner et coucher ici, — lui dit-il, — et demain matin, je te parlerai....

Et le comte Stroganof ajouta :

— Peut-être aurai-je un service à te demander... Qui sait si ce n'est pas encore la Providence qui m'a fait te trouver sur ma route.

— Appelez-moi Forster.... commanda Fédor. Le garde se montra.

Sur son visage on pouvait couramment lire qu'il